

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 126 (1981)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Apport de l'histoire militaire  
**Autor:** Cereghetti, Aldo  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-344376>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Apport de l'histoire militaire

par le major EMG Aldo Cereghetti

L'histoire est un perpétuel recommencement : elle fournit aux questions renouvelées des réponses identiques. Son étude devrait donc permettre, par référence au passé, d'aider à résoudre les problèmes du futur immédiat auquel l'homme ou le chef militaire est confronté. Il y a cependant un certain nombre de conditions préalables à remplir, conditions valables pour l'histoire en général, comme pour l'histoire militaire.

Paul Valéry disait de l'histoire : « C'est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait inventé... Il fait rêver, il enivre les peuples... »

C'est vrai lorsque les hommes ou les gouvernements manipulent l'histoire et l'annexent à la panoplie des moyens politiques qu'ils utilisent à des fins de propagande. Je m'efforce d'isoler et de désamorcer les détonateurs que porte l'histoire, et je tente de reconnaître, pour mieux les rejeter, tous les éléments qui créent illusion. Je regrette certains schématismes scolaires qui laissent entendre que la raison du plus fort est toujours la meilleure, sans rien reconnaître à celui qui a perdu ses qualités. Lorsque les Turcs s'emparent de Chypre, on oublie les circonstances de la prise de Famagouste, le siège contre une garnison de 7000 Vénitiens par 200 000 Turcs, les 20 000 personnes massacrées lors de la prise de Nicosie. On oublie les 300 jours de siège, puis les propositions de Mustapha Pacha, le commandant en chef des troupes ottomanes qui vient d'essuyer d'importants revers accompagnés d'énormes pertes ; propositions de retraite honorable finalement acceptées par les Vénitiens épuisés. On tait la trahison de Mustapha Pacha qui, sous prétexte de rendre un hommage chevaleresque à ses valeureux adversaires, veut les voir et les connaître avant leur embarquement, les fait soudain arrêter, désarmer et déporter comme esclaves à Constantinople, alors que les officiers sont massacrés sur place. Les généraux, à qui on taille d'abord les oreilles, sont pendus, alors que le condottiere Bragadin, commandant en chef vénitien, est torturé pendant 13 jours et 13 nuits, avant d'être écorché vif devant l'armée des grands vainqueurs

pour l'histoire... (Récupérée plus tard, la peau embaumée de Bragadin se trouve à Venise à la basilique «dei Santi Giovanni e Paolo»).

Je regrette aussi la stérilité de l'histoire lorsqu'on n'en fait qu'une chronologie, un exercice de mémoire. Le plus bel oiseau des îles n'est rien hors de son cadre naturel, sans la chaleur de son climat, sans les fleurs qui sont sa vie. L'histoire pour nous, officiers, ne doit pas être un but en soi. Elle peut nous livrer des leçons à retenir et des indices qui permettent de prévoir l'événement. Elle contribue à suppléer à une expérience de guerre que nous n'avons pas. Cependant, l'histoire militaire doit rester une affaire très personnelle. Il est exclu d'infliger à un chef la narration d'une bataille et de prétendre lui fournir la clé de la réussite. La tactique comme la stratégie obéissent à des règles générales subjectives. L'art de la guerre, la technique du combat diffèrent selon les mentalités, les conceptions, les idéologies, les époques, les moyens, les ressources, selon qu'on soit agresseur ou défenseur. Ces disciplines nécessitent toujours un faisceau convergent d'appoints impondérables, de conditions favorables qui doivent être créées ou qui existent fortuitement.

«La réalité des champs de bataille est qu'on n'y étudie pas; on y fait ce qu'on *peut* pour appliquer ce qu'on *sait*. Dès lors, pour y *pouvoir un peu*, il faut *savoir beaucoup*», disait Foch. Ceux qui ont vécu des combats lors des dernières guerres — et dont on peut avoir les témoignages directs — confirment cette affirmation. D'autre part, à les entendre, le champ de bataille apparaît souvent comme un combat de nègres dans un tunnel. Il s'agit de s'accommoder du terrain, des conditions atmosphériques, de la durée, d'un ennemi qui n'est pas forcément plus bête, inférieur en qualité, en nombre, en robustesse, dont le matériel et les méthodes sont sans doute aussi efficaces, même s'ils ne répondent pas à nos propres critères de classicisme, à notre appréciation de la situation. Nombre de conflits mettent en évidence la discordance qui existe entre les belligérants: par exemple les armées traditionnelles (française puis américaine) aux prises avec les soldats de Hô Chi Minh et du général Giap — ou de ses successeurs — dans le Sud-Est asiatique; les forces soviétiques en Afghanistan, en Hongrie; les Toubous du FROLINAT au Tchad.

La vision de celui qui est derrière une mitrailleuse diffère fondamentalement de celle de l'officier d'état-major au PC de la Grande

Unité, ou de celle du correspondant de guerre. Or la relation ultérieure de la bataille — fait historique — proviendra de ces sources, auxquelles il faudra adjoindre celles de l'adversaire, puis celles de seconde main, la vision de ceux qui tentent une analyse à chaud, une synthèse d'actualité sur la base de renseignements fragmentaires, de recoupements partiels.

L'exaltation du pointeur qui a touché, le rôle du blessé évacué sur sa civière, la peur du correspondant de presse dont l'appareil de photos a été détruit par un éclat, la flèche dessinée sur un croquis d'intention et la ligne établie dans la réalité du terrain, sont autant de facteurs influençant les sources. De plus, ces sources seront collationnées et étudiées après l'événement, à la lumière de motivations personnelles. C'est le problème de la bouteille à moitié vide pour les uns et à moitié pleine pour d'autres; le jugement porté par les supporters d'une équipe de football sur l'arbitre qui accorde un penalty pour ou contre leurs favoris...

L'historien a la mission de compiler toutes les sources, de débrouiller le peloton emmêlé, de manière impartiale. L'idéologue sera tenté de le faire à l'appui de ses thèses et en y portant une passion qui n'a rien à voir avec la rigueur scientifique requise. Le chef militaire, lui, n'a généralement ni le temps, ni la formation, ni l'inclination que nécessite la recherche historique. Il doit disposer de la reconstruction du fait de guerre.

D'autre part, toute opération apporte un certain nombre d'enseignements pratiques sur le comportement des hommes, des matériels, des armes, des engins. Une attention en éveil trouve là matière à réflexion, procédés de combat à entraîner, connaissance ou avantage technique à exploiter, pièges à éviter. Des événements de Hongrie, par exemple, nous avons appris les cocktails Molotov et les bouteilles incendiaires; du Vietnam, nous pouvons retenir le piégeage, les fours, la manière de vivre sous terre; du dernier conflit entre Israël et l'Égypte, que la lutte contre les attaques aériennes est payante même avec des fusils; que de vieux Centurions ont exploité leur avantage sur les T55 (dont le canon est plus limité dans ses mouvements en élévation) en utilisant au maximum les dénivellations du terrain; qu'il a fallu en toute urgence détruire les moyens d'investigation électroniques adverses avant de pouvoir gagner une certaine liberté de manœuvre indispensable...

La citation de Foch incite à une préparation universelle, poussée dans tous les domaines de l'éducation et de l'instruction, de l'entraînement tant physique que pratique et psychologique; cette préparation amène donc naturellement aussi à rechercher l'acquisition d'un bagage historique, où le chef peut puiser au gré des besoins, quelle que soit sa fonction, non pour imiter une action connue ou un comportement, mais pour s'appuyer sur une référence, pour conforter une décision personnelle, pour élargir l'éventail des choix possibles.

Voilà ce que j'attends de l'enseignement de l'histoire à des chefs militaires, et je considère comme un devoir de chaque officier de notre armée de milice de consacrer une peu de son temps à élargir ses connaissances par des lectures informatives, à acquérir, par historien interposé, un peu d'expérience de guerre.

Au-delà de cette formation de base, en fonction du temps disponible, des loisirs, des goûts, il est souhaitable d'aller plus avant, par l'étude comparative de versions partiales et unilatérales d'un fait, d'un développement, d'un contexte général. Il s'agit en quelque sorte de l'étude d'une tranche de vie, qui, au-delà de la technique du combat, montre les comportements, les motivations des acteurs, et fait ressortir l'importance du facteur humain dans toute action, l'importance par conséquent de l'encadrement psychologique. Le manque d'objectivité (qui peut rendre dangereuse l'histoire) n'est pas un obstacle pour cette étude: il provoque au contraire et a posteriori la réflexion et permet de mieux comprendre un processus. Il offre au chef le déclic qui lui fera peut-être soigner, avant une opération, la préparation du moral de sa troupe, la création d'un esprit de corps, éléments aussi importants que le sens tactique. La lecture de l'épopée de Leclerc, du Tchad en Tunisie, pendant la dernière guerre mondiale est éloquente dans ce sens et explique en partie la gloire et le renom de la 2<sup>e</sup> DB.

Enfin, une étude plus approfondie encore de la relation historique, avec vérification sur le terrain, apprendra la relativité et la prudence: la valeur donnée à un mot, sans même parler des interprétations de traductions, peut changer la vision des faits, leur portée, leur explication. Il y a quelques années, en tournant un film sur la bataille d'Austerlitz, j'ai pu me rendre compte que ce que le rapport officiel de Napoléon appelait «ravin du Goldbach» n'était en réalité qu'un petit ruisseau, large d'un grand pas, coulant dans un vallon de la profondeur d'un

homme à peine et marqué par un rideau d'arbres clairsemés. A la lecture, je m'étais figuré pour le moins une Menthue tchécoslovaque, et je tombe sur un ruisseau qui offre une contrepente pour grenade à fusil: l'épine dorsale du dispositif de la Grande Armée, la base d'une victoire légendaire, tournant de l'histoire universelle... Cette même relation officielle, écrite du reste après la bataille, attribuée à Napoléon des intentions et des décisions qui, à la lumière des textes russes et du terrain, pourraient constituer la reconstruction pure et simple du combat dans le tunnel et des mesures prises à court terme, en ignorant — ou taisant — les impondérables, la Fortune, comme certains la nomment.

L'histoire ne devient décidément «produit dangereux inventé par la chimie de l'intellect» qu'au moment où elle est manipulée sans discernement et qu'elle abuse celui qui l'écoute. Pour nous, officiers, elle est en quelque sorte aussi nécessaire que l'explosif à un mineur. Elle nous offre à peu de frais les charges toutes prêtes de l'expérience des autres. Sachons simplement où les appliquer pour gagner en efficacité.

A. C.

*La raison n'évite l'absurde qu'en reconnaissant  
l'incompréhensible.*

PASCAL